

FEUX CROISES épisode n° 15

C'était décidé, les parents de Jacques, bien que pressés de rentrer chez eux, prolongeaient leur séjour jusqu'à la fête. Marthe tremblait à l'idée du départ mais n'osait s'en ouvrir au jeune homme. Elise savait par Anna que Jacques ferait partie du voyage. - Il faut lui parler, avait suggéré Anna. - C'est à Jacques de le faire !

Anna doutait fort que le jeune homme dévoile à ses parents son idylle. Comme toujours, Max se chargea de l'affaire. - Une affaire d'homme, dit-il simplement, dont je voudrais vous entretenir. Le père plaisanta : - Une amourette comme nous en avons tous connu, crut-il bon de dire avec un clin d'œil.

- Il y a plus qu'une amourette, rétorqua Max. Marthe a beaucoup aidé Jacques. Votre fils n'aurait sans doute pas retrouvé l'envie de vivre sans elle.
- - Dois-je comprendre ?
- Qu'il faut les marier, asséna Max sans ménagement.
- Les marier ? Mais mon fils n'a aucune situation, un handicap important...
- Il n'est pas question de situation dans ce cas précis ! Jacques pourra reprendre des études s'il est aidé. C'est un garçon solide sous une apparente fragilité.

Désarmé, le père s'était retranché dans le silence, comme absorbé par ses pensées qui se bouscuaient. - Que me conseillez-vous ? dit-il soudainement abattu.

- Rien dit Max. Faites le bonheur de votre fils tout simplement. La petite attendra. Elle est entourée, aimée, elle comprendra. Mais ne tardez pas trop cependant.

- Vite, criait Line. Vite Eva ! Il faut venir tout de suite !

Assise sous le gros tilleul qui la dorait de lueurs blondes, Eva crayonnait un portrait de Pauline. Entre ses doigts habiles, le crayon esquissait la rondeur de la joue enfantine caressée de soleil, les boucles fauves captant la lumière. Sous son crayon précis, le visage au regard rieur rehaussé de cils drus, éclatait de bonheur.

- Quel tapage, dit Eva. Line pourquoi une telle excitation ?
- Raymond ! hurlait la fillette à bout de souffle. Il est tombé ! Louis croit qu'il est mort ! Il faut venir !

Lorsqu'elles arrivèrent, rouges d'avoir couru, le cercle s'élargit pour leur livrer passage. - Que s'est-il passé ? demanda Eva.

- Je tournais le dos...il venait de monter, expliquait Louis pour la énième fois, désignant l'échelle de bois accolée au pylône électrique. J'ai entendu un bruit mat. Le bruit du corps sur la route... Quand je me suis retourné, il était là, étendu sur le dos, les yeux grands ouverts. J'ai appelé : « Raymonde, Raymond.. » mais il n'a pas bougé.
- L'avez-vous touché ?
- Oui, secoué même...

Eva retint le : »Vous n'auriez pas dû » inutile. Elle s'agenouilla, posa sa tête sur la poitrine du grand corps inerte, guettant l'improbable battement. Sous les regards inquiets, elle se redressa à demi, fit non avec la tête à l'adresse de Louis et, toujours à genoux, ferma les yeux du jeune homme. La main, qu'elle avait glissée sous la nuque de Raymond, quand elle la retira, était rouge de sang.

- C'est fini, murmura-t-elle, en se relevant. J'ai craint tout d'abord une électrocution... La chute a causé le décès. Il y eut les cris des femmes, la course des enfants à travers les ruelles dispensant la terrible nouvelle. « Raymond est mort, » entendait-on de toutes parts.
- Je vous le disais qu'il était trop tôt pour faire la fête ! Trop tôt !
- Pourquoi ne pas l'avoir dit ! reprochait Augustine.
- Le dire ? A qui ?
- Aux autres... A Louis...
Louis ne m'aurait pas écoutée.
- - A Max !
- Les hommes ne croient que ce qu'ils voient Augustine ! Et ils ne voient pas plus loin que le bout de leurs pieds ! Max n'est pas une exception.
- - Tu aurais dû...

Frappant le sol de sa canne : « On ne m'aurait pas crue ! » lâcha l'aînée rancunière. « On ne me croit jamais... Il y a bien des années, lorsque j'ai dit

au père de Max qu'en épousant Elvire, il épouserait aussi sa sœur. Parce qu'on ne sépare pas des jumelles... Il m'a ri au nez ! Et à la naissance de Max, lorsque Palmyre est venue voir son filleul et n'est plus repartie ! Personne n'a jamais dit que j'avais raison ! Je savais pourtant que cela se passerait ainsi. On a préféré jaser, dire que le notaire avait deux épouses ! »

- C'était vrai ? s'étonna Augustine.
- Bien sûr que non ! Je travaillais chez eux à l'époque et je peux te dire que Palmyre était bien trop folle pour envisager une telle situation et Elvire pas assez pour l'accepter ! Non ! Elles se sont liguées contre Maître Desnoyers... Lui ont empoisonné la vie...

Devenue silencieuse, Aurélie sembla happée par ses souvenirs, qu'elle abandonna pour poursuivre : - A tel point qu'il a acheté une voiture pour se rendre à Gap.

- A Gap ?
- Oui ! Il y a d'abord ouvert une nouvelle étude et par la suite, rencontré une nouvelle femme !
- - Et Elvire ?

D'un brusque mouvement d'épaule, Aurélie rejeta l'inquiétude de sa sœur :

- Au début, elle n'a rien su... Et par la suite, comme le mal était fait, elle a accepté.
- - Accepté quoi ? s'étonna Augustine.
- Emilie, la sœur de Max... Enfin sa demi-sœur. Pour voir revenir son mari, Elvire a accepté l'enfant dont la mère ne voulait pas.

L'esprit léger d'Augustine ne suivait plus l'histoire. - Comment faisait-il pour reconnaître sa femme ? demanda-t-elle songeuse. Elles se ressemblent tellement.

De sa main, Aurélie étouffa un petit rire. – C'est ce qui faisait jaser. Tu penses, les bonnes langues avaient de quoi s'activer...

- Je crois le savoir, répondit la cadette. Palmyre sent la lavande et Elvire l'eau de fleur d'oranger !

-

Max contemplait le ciel. Immense. D'encre bleue éblouissante d'étoiles. Un ciel à perdre pieds... Où il faisait peut-être bon vivre. Au loin, comme un immense puzzle, les champs noyés de lune s'ordonnaient avec des couleurs étouffées presque uniformes. Adossé au château, il était assis sur un banc de pierre usé par des générations qu'il sentait vivre en lui comme autant de racines l'arrimant au passé. Allongeant ses longues jambes, il se laissa aller à la détente de son corps un peu las.

Autour de lui s'étirait la lourde bâtisse construite depuis toujours, lui semblait-il. Imposante demeure aux murs épais avec ses dépendances en basse-cour, hangars, poulaillers, clapiers, plus loin les écuries. En contrebas, après le verger, de l'autre côté de la route, se devinait la rivière. Un petit pont de bois l'enjambait d'un bond, offrant au chemin le plaisir d'entamer l'ascension de la montagne de Maraysse. Chemin des courses folles de son enfance. Il ne comptait plus ses départs, à l'assaut de ce promontoire gigantesque de calcaire gris blanc, découpé de toute sa masse contre le ciel. A l'aube, dans la lumière tremblante de brume, son chien sur les talons, il s'en allait alors, guidé par une folle idée : escalader Maraysse. Au départ, le chemin se fauillait, griffé de ronces tendres, tendu de toiles d'araignées émaillées de rosée. Un regard en arrière l'assurait de la présence du château perdu dans la verdure. Au fil de sa montée, le village éteignait ses bruits, escamotait ses toits, laissant la parole aux oiseaux nichés dans un fouillis d'arbres. L'entrée de la forêt proposait au regard quelques troncs, terrassés par l'hiver, gisant comme des corps géants entravant le passage. A l'ombre des grands mélèzes, vêtu de bruits furtifs, l'air se faisait plus lourd, et certains vieux arbres rabougris prenaient des allures effrayantes. Les cailloux roulaient sous ses pieds d'enfant, rendant sa marche difficile. Alors, comme une marée sombre, les histoires des veillées montaient en sa mémoire, ameutant les loups, les génies et autres fées malfaisantes rôdant depuis toujours en ces lieux isolés.

Enfin, il y avait toujours eu les appels d'Aurélié, inquiète de ne pas le trouver dans son lit qui, seuls, avaient motivé son retour. Cette course éperdue qui le faisait se réfugier, à bout de souffle, rouge de confusion, entre ses bras. « Quelle idée Max ! Vouloir aller tout seul là-haut ! Attends d'être plus grand et tu iras, avec ton père, plus tard... Plus tard ! Deux mots à proscrire ! C'était tout de suite qu'il fallait y aller. A suivre

-
-
-